

LE SHERBROOKE LIBRARY AND ART BUILDING, 1887–1927 UN ESPACE ET UN LIEU DE RENCONTRE ENTRE LES CULTURES ANGLOPHONE ET FRANCOPHONE

Monique Nadeau-Saumier, Ph. D.
Université Concordia, Montréal

Résumé

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, la ville de Sherbrooke a vu se développer des institutions culturelles qui n'ont pas d'équivalent dans les autres régions du Québec à la même époque. L'influence des ressortissants américains, parmi les premiers à s'installer dans la ville, a permis la création de nombreuses écoles, journaux, bibliothèques, salles de lecture, sans parler d'associations musicales et culturelles. De leur côté, les Sherbrookoïses d'ascendance britannique ont non seulement appuyé ces institutions, mais les ont enrichies de leur expérience et de leurs contacts avec la mère-patrie.

Loin de se retrancher dans leur propre culture, les Canadiens français ont fréquenté et appuyé ces organismes culturels. Cette étude de cas mettra en lumière la richesse des rapports entre les cultures anglophone et francophone. On verra comment la participation active des Canadiens français dans des réseaux associatifs créés par leurs concitoyens anglophones a eu un effet d'entraînement et d'émulation pour le développement d'une véritable culture francophone dans une ville jusqu'alors tributaire d'associations créées par les citoyens d'ascendance américaine ou britannique.

Abstract

During the second half of the 19th century, the city of Sherbrooke witnessed the development of cultural institutions for which there were no equivalents in other regions of Quebec at that period. American immigrants, who first settled in the city, had established many schools, newspapers, libraries, reading rooms and cultural organizations. The British immigrants who followed supported these institutions and further enriched them through their connections with the Mother Country.

French Canadians, as they moved into the area, far from locking themselves within the bounds of their own culture, often joined and supported these established cultural organizations. This case study will focus on the rich relationship between

the two cultures. We will see how the active participation of French Canadians in organizations created by their fellow English-speaking citizens would eventually result in the development of a truly French-speaking cultural establishment in a city that previously had been dominated by organizations created by American or British nationals.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, par sa structure économique et sa clientèle, la ville de Sherbrooke se compare davantage aux villes moyennes de la Nouvelle-Angleterre qu'aux autres centres urbains de la province de Québec. Cette petite ville typiquement Yankee voit affermir son influence en tant que centre régional car Sherbrooke est sise au cœur des comtés anglophones. La grande majorité des premiers colons à s'installer dans les Cantons étaient venus de la Nouvelle-Angleterre. Individualistes soucieux de contrôler leurs propres institutions, à peine installés dans les régions du Bas-Canada limitrophes du Vermont et du New Hampshire, les ressortissants américains créent et gèrent leurs propres écoles, se taxant pour les entretenir.

Toutefois, le caractère américain-protestant qui a marqué les origines de Sherbrooke n'est plus homogène. En 1887, la ville compte aussi une importante population de ressortissants de Grande-Bretagne, dont plusieurs ont été attirés dans la région par la British American Land Company (BALC). Fondée à Londres en 1833, cette compagnie de colonisation et de spéculation foncière a acquis près de 850 000 acres des terres de la Couronne et s'engage à les vendre aux immigrants britanniques. Sous l'impulsion d'Alexander Tilloch Galt (1817–1893) premier commissaire de la BALC, installé à Sherbrooke dès 1835, l'activité industrielle reçoit une poussée décisive et sera prioritaire à Sherbrooke jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

On comprendra que les forces en action dans la ville de Sherbrooke sont très complexes. À la hiérarchie des classes sociales et de la culture élitiste ou populaire qui les distinguent, s'ajoutent des contraintes de race et de religion qui s'articulent autour des grands changements démographiques que connaissent Sherbrooke et les Townships pour l'époque qui nous intéresse. Voyons comment cette situation particulière est décrite par l'historien Jean-Pierre Kesteman :

Rappelons d'abord que cette région est un « territoire d'entre-deux », un pays intermédiaire, placé par les hasards de la géographie et de l'histoire entre la vallée du fleuve Saint-Laurent et celle de la Connecticut, de l'emprise seigneuriale de la Nouvelle-France et les colonies de la Nouvelle-Angleterre, entre Montréal et Québec d'une part, Boston et New-York de l'autre.

Dans ce pays intermédiaire, durant les deux derniers siècles, se sont superposées et ont agi en interférence les forces de trois ensembles historiques de poids et d'intensités variables :

- les États de la Nouvelle-Angleterre, relais du pôle américain;
- un Dominion britannique, relais du pôle londonien qui se transforme en État canadien;
- une société canadienne-française en survivance d'abord, en affirmation ensuite¹.

Le succès de cet amalgame d'anglophones américains et britanniques se traduit non seulement par une croissance démographique prodigieuse – de 2974 habitants en 1861, l'on passe à plus de 10 000 en 1891² – mais également par la diversité de la base industrielle (textile, métallurgie) ainsi que par la présence de bureaux-chefs : banque (Eastern Townships Bank), chemin de fer (Quebec Central Railway) et assurance (Sherbrooke and Stanstead Mutual Co.). Ces institutions sont le reflet d'un dynamisme qui se manifeste à Sherbrooke dès l'avènement du rail et qui se poursuivra, grâce à une conjoncture favorable dans la période subséquente, jusque dans la première décennie du XX^e siècle.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'érection du Sherbrooke Library and Art Building, car il nous servira à expliquer pourquoi et comment, et par quelles influences extérieures, cette ville de province est parvenue, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, à se doter d'une institution culturelle qui n'a pas eu sa pareille dans la province de Québec, à l'exception des grands centres urbains de Montréal et de Québec.

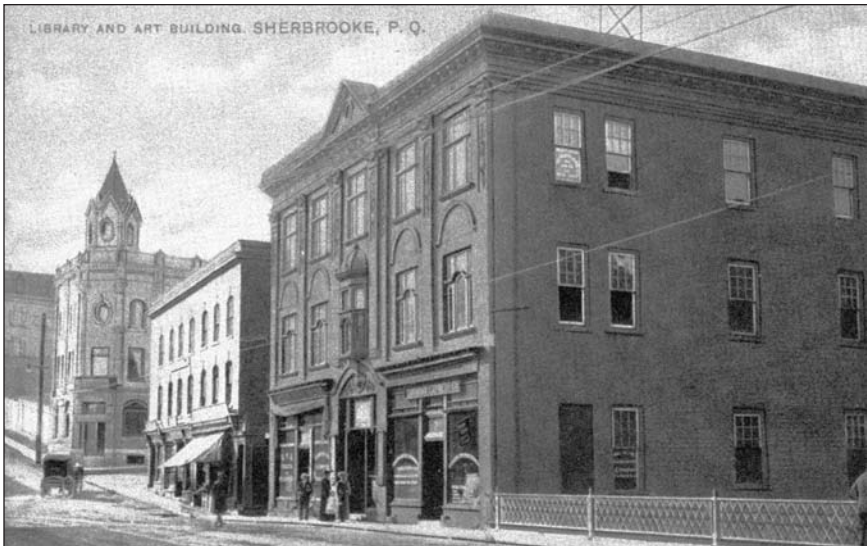


Fig. 1 – Le Sherbrooke Library and Art Building

L'investissement actif de nombreux citoyens dans le capital manufacturier et dans le développement des chemins de fer les rendit sensibles à toutes les questions propres à affecter ou à améliorer non seulement le développement industriel de Sherbrooke, mais aussi les aspects sociaux et culturels. C'est ainsi qu'un groupe d'influents Sherbrookoïses, membres de professions libérales, manufacturiers et marchands, se réunirent le 1^{er} septembre 1886, pour signer le prospectus suivant :

Prospectus, Sherbrooke, 1st Sept. 1886

Whereas it is proposed to establish an incorporated company to erect a building on the lot at North end of Nick McNicol's block to provide rooms for a Library, Reading Room, Museum, Art Gallery, and Lecture Hall & with stores and offices, with a capital of \$20,000. divided into shares of \$100. each;

And Whereas it is necessary that one half of the total capital should be subscribed in advance, and that 80% thereof should be paid up, to provide the means necessary to acquire the site & construct the building with the assistance of a loan of about \$10,000. to provide for which after then half of the total capital is to be acquired by trustees to be thereafter responsible to extinguish said loan.

We the undersigned subscribe for the number of shares set opposite our respective names and consent that Letters Patent of Incorporation be applied for to carry out the foregoing Prospectus.

Sam. F. Morey, Wm. White, T. I. Tuck, G. E. Rioux, J. A. Camirand, A. G. Lomas, E. J. Hale, R. W. Heneker, Robert N. Hall, W. B. Ives, J.A. Archambault, G. H. Fletcher, E. T. Brooks³.

Ces treize personnes, auxquelles s'ajoutent deux nouveaux membres, le révérend Charles P. Reid, ministre du culte anglican, et James S. Mitchell, seront aussi les signataires de la charte, le 6 novembre 1886, lors de l'incorporation de la société sous le nom suivant, The Sherbrooke Library and Art Association (SLAA). Cette charte donne plus de précisions sur les professions des membres fondateurs, qui y sont présentés dans les termes suivants :

AND WHEREAS the Honourable Edward Towle Brooks, one of Her Majesty's Justices of the Superior Court, George E. Rioux, District Magistrate, Richard W. Heneker, Commissioner of the British Land Company, The Reverend Charles P. Reid, D.D., Robert N. Hall, William B. Ives, William White, J. Alphonse Camirand, Advocates, Joseph A. Archambault, Notary Public, Samuel F. Morey, Accountant, Charles H. Fletcher, Brewer, Thomas I. Tuck, druggist, Alexander G. Lomas, manufacture, James S. Mitchell, merchant, all of the City of Sherbrooke, in the District of St. Francis, in the Province of Quebec, and Edward

J. Hale, of the City of Quebec, Gentlemen ---- have, by petition to the Lieutenant-Governor of Our Province of Quebec, bearing the date the sixth day of November instant 1886, ---- represented and set forth that they are desirous to be, under the authority of the said Act, constituted a body corporate and politic, by the name of "The Sherbrooke Library and Art Association" for the erecting and maintaining a building in the said City of Sherbrooke to be used in part as a public library and reading room, and for literary and scientific purposes⁴.

On constate que le groupe des fondateurs de la SLAA est composé de quinze personnages fort influents de la société sherbrookoise. Ils proviennent à la fois des milieux religieux, journalistique, législatif, politique et des affaires. Un collectionneur d'art, Samuel F. Morey, siège au conseil, et la présence d'un ministre du culte anglican, le révérend Peter Reid, lui donne une indéniable autorité morale, sans pour autant l'isoler du milieu catholique francophone qui y compte trois représentants. Pour leur part, les membres fondateurs issus de la communauté anglophone représentent le groupe d'individus qui ont été les forces motrices du développement économique, social et culturel de la région, décrits ainsi par l'historien Peter Southam :

The early settlers of the Townships were New Englanders, who brought with them the same technical and organizational skills which transformed New England into America's first industrial heartland in the early 19th century. Through the actions of Yankee entrepreneurs, who were soon joined by equally resourceful immigrants from the British Isles, the Townships developed economically as a northern extension of New England⁵.

Quant aux membres francophones, tous trois de professions libérales, leur proportion dans le groupe est de 20 %, ce qui est à peu près conforme à celle des Canadiens français qui faisaient partie de l'élite de la ville. En effet, les Canadiens français comptaient en 1881 pour 55 % de la population totale, ce qui était loin d'être leur poids réel dans la pyramide socioprofessionnelle des deux communautés. Kesteman commente ainsi cet état de choses :

La pyramide des anglophones est une structure compacte, relativement équilibrée, se rétrécissant vers le haut du spectre social, mais coiffée d'une assez large strate de petite-bourgeoisie marchande et professionnelle. Sa contrepartie canadienne-française révèle au contraire une structure étriquée, avec une base démesurément large de travailleurs non spécialisés et l'étroitesse de son sommet⁶.

La liste des fondateurs de la SLAA et leurs antécédents professionnels ou commerciaux illustrent bien que ce groupe fonctionne selon la théorie « sociologie des réseaux sociaux » telle que décrite ainsi par Pierre Mercklé :

Un réseau social [...] peut être ici défini provisoirement comme constitué d'un ensemble d'unités sociales et des relations que ces unités sociales entretiennent les unes avec les autres, directement, ou indirectement, à travers des chaînes de longueurs variables. Ces unités sociales peuvent être des individus, des groupes informels d'individus ou bien des organisations plus formelles, comme des associations, des entreprises, voire des pays⁷.

Par leurs liens de parenté, leurs relations sociales et leurs lieux de résidence, par leurs nombreuses fonctions et leur implication dans divers aspects de la vie associative, et grâce aussi à des talents évidents, le groupe fondateur de la SLAA est un microcosme de l'élite sherbrookoise active dans le dernier tiers du XIX^e siècle. On peut constater, à l'instar de Kesteman, « que les petites-bourgeoisies marchandes et professionnelles des deux groupes ethniques, bien que séparées par la langue ou par la religion, partageaient pour l'essentiel une même vision de la société »⁸. Bien sûr, leur investissement dans la construction de l'Art Building n'était pas uniquement motivé par des visées philanthropiques; il s'agissait aussi d'une entreprise commerciale qui devait apporter aux actionnaires une part de revenu. Cependant, à la lecture des procès-verbaux et des comptes rendus de conférences, de concerts et de réceptions, on peut constater que la majorité d'entre eux s'impliquèrent bénévolement dans la gestion de la constituante culturelle qui était le principal locataire de l'édifice, la Sherbrooke Library and Art Union, et cela durant plusieurs années après la construction de l'Art Building.

Tous les investisseurs du projet faisaient partie de l'élite dirigeante de Sherbrooke. On remarquera que les trois signataires francophones sont membres de professions libérales et, bien que séparés par la langue ou par la religion, ils partagent pour l'essentiel une même vision de la société. D'ailleurs, l'un d'eux, J.-A. Camirand, est associé à ses confrères anglophones dans le cabinet d'avocats Brooks, Camirand & Hurd. Plusieurs parmi les promoteurs ont été ou seront actifs dans la politique municipale, provinciale et fédérale et la plupart font partie de mêmes associations non confessionnelles.

Au printemps de 1887, le Sherbrooke Library and Art Building est complété. Le nouvel édifice suscite les commentaires élogieux dans les hebdomadaires locaux. Il s'agit d'un bâtiment de belle allure construit d'après les plans de l'architecte montréalais James Nelson, associé à la firme Nelson & Clift. La façade, inspirée du vocabulaire architectural de la Renaissance italienne, compte 18,3 mètres. L'édifice, qui a 30,5 mètres de profondeur, comprend cinq étages dont deux aux niveaux inférieurs qui donnent directement sur les chutes de la rivière Magog. Les trois autres sont situés au-dessus du sol. On réserve la



Fig. 2 – La salle des Arts, v. 1917,

source : Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds F.J. Sangster

moitié de l'espace pour des bureaux destinés à des fins commerciales dont les profits de location permettront de rentabiliser l'édifice.

L'autre moitié servira à loger les activités culturelles, comme la salle de lecture et la bibliothèque, et une grande salle – le Art Hall ou salle des Arts – de 18,3 par 12,2 mètres, sur deux étages de hauteur, pouvant accueillir 400 personnes pour les concerts et conférences. La voûte du plafond, munie d'un grand puits de lumière, en fait aussi un lieu approprié pour la tenue d'expositions d'œuvres d'art.

Les buts visés par les administrateurs du Sherbrooke Library and Art Building sont bien décrits dans le préambule du rapport annuel de 1889 alors qu'on y trouve le résumé des objectifs qu'ils se sont fixés :

It seeks to do the work which in Montreal is carried on by the Mechanics and Fraser Institutes with their Libraries and Reading Room; the Montreal Art Association with its Art Gallery and its collection of Pictures; the Natural History Society by its Museum and various Literacy and Musical Associations with their Lectures and Concerts⁹.

Le cabinet de lecture et la bibliothèque publique

On constate à la lecture des journaux de l'époque que la population anglo-protestante de Sherbrooke a reçu favorablement le projet d'une

salle de lecture, puis d'une bibliothèque accessible gratuitement. On peut avancer que la fondation d'une bibliothèque publique à Sherbrooke dès 1887 est le résultat de la spécificité culturelle et sociale unique qui a marqué le développement de la ville dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette réussite, en voici les plus importants :

- En 1887, bien que la population de Sherbrooke et de ses alentours immédiats soit également répartie entre francophones et anglophones, l'élite dirigeante est majoritairement composée d'anglo-protestants qui, eux, ne sont pas soumis au contrôle social du clergé catholique, dont la méfiance vis-à-vis les bibliothèques au Québec est bien connue. Cette bourgeoisie, d'origine américaine et britannique, est très consciente du rôle de la lecture comme puissant moyen de développement culturel, d'alphabétisation et d'éducation.
- Plusieurs des promoteurs de la salle de lecture sont originaires de la Nouvelle-Angleterre ou descendants des premiers colons américains. Pour la plupart, ces ex-Étatsuniens appartenaient à des confessions dites *évangélistes* où la lecture de la Bible était une composante fondamentale, d'où l'importance de l'alphabétisation.
- La bourgeoisie anglo-protestante de Sherbrooke entretenait d'étroits liens d'affaires avec celle de Montréal. Il n'est donc pas surprenant que cette bourgeoisie *satellite* de Montréal adopte les institutions culturelles de la métropole, tout en les adaptant au contexte sherbrookoïse.
- Le phénomène d'obstruction systématique du clergé face à la création de bibliothèques *laïques*, qui s'est manifestée à Montréal et dans la majorité des villes du Québec de taille comparable à Sherbrooke, ne s'est jamais fait sentir en ce qui concerne la bibliothèque de l'Art Building. Tout au plus, on note l'inspection de la collection de livres par le curé de la cathédrale en 1906, examen qui se solda par le retrait de quelques ouvrages frappés de l'Index. Cet incident est la seule manifestation d'un intérêt, ou plutôt d'une préoccupation du clergé diocésain pour la bibliothèque publique qui était pourtant fréquentée par bon nombre de ses ouailles.

Dès ses débuts, la bibliothèque de la SLAU se dote de plusieurs ouvrages sur l'art et l'architecture. Cependant, dans le contexte d'une première bibliothèque publique, il était important d'offrir à la population de Sherbrooke une grande diversité de livres, comprenant plusieurs ouvrages en français pour rejoindre la population francophone. C'est ainsi que quelques mois après l'inauguration de

l'Art Building, un hebdomadaire sherbrookoïse, *Le Pionnier*, commente ainsi certaines nouvelles acquisitions à la bibliothèque : « Nous apprenons avec plaisir que la bibliothèque de la salle de lecture gratuite vient de s'enrichir d'une douzaine de romans français. » L'article se conclut par cet appel aux lecteurs francophones :

En nous communiquant cette nouvelle, M. Morey, le zélé fondateur de la bibliothèque dit que le comité est disposé d'augmenter considérablement le nombre des ouvrages français, s'il s'aperçoit que nos concitoyens désirent lire. Si au contraire les canadiens-français (sic) ne lisent pas, il est inutile d'encombrer les rayons de la bibliothèque avec des livres sans utilité¹⁰.

Il semble que ce message fût entendu par la population francophone de Sherbrooke car, quelques mois plus tard, le même journal annonce que :

La Bibliothèque Publique sera bientôt dotée de 200 volumes français choisis parmi nos meilleurs auteurs contemporains. M. le juge Rioux et M. J. A. Archambault ont été chargés de faire le choix et l'acquisition de ces ouvrages¹¹.

La bibliothèque connut un bon achalandage parmi les lecteurs francophones, si tant qu'une bibliothécaire supplémentaire de langue française sera embauchée en 1902. Malgré les maigres octrois annuels que la ville de Sherbrooke accorde aux administrateurs de l'Union, la bibliothèque s'est maintenue et développée longtemps après la vente de l'Art Building en 1927. Elle a aménagé alors dans de nouveaux locaux, à l'étage d'un édifice sur la rue Frontenac, puis dans ceux de la compagnie d'assurance Sun Life, coin Frontenac et Marquette. La bibliothèque publique de la SLAU sera fusionnée à la bibliothèque municipale de Sherbrooke en 1973, mais continuera d'être gérée par son propre conseil d'administration. Elle sera officiellement dissoute en 1987, cent ans après son inauguration dans l'Art Building en 1887.

La collection d'œuvres d'art

C'est grâce à Samuel Foote Morey, grand amateur et collectionneur d'œuvres d'art que, pendant des années, s'est développée, avec beaucoup d'efforts et peu de moyens, une collection d'œuvres d'art de qualité exceptionnelle pour une ville manufacturière de moins de 20 000 habitants. En 1927, année de la vente de l'Art Building, cette collection comptait vingt-sept tableaux à l'huile, dont plusieurs d'artistes très connus, sept aquarelles, deux dessins, dix-sept reproductions utilisant divers procédés de reproduction d'œuvres originales, chromolithographie, photolithographie, plusieurs photographies et douze répliques en plâtre de sculptures et de bas et hauts-reliefs gréco-romains et italiens.

La période victorienne, qui a présidé à la mise sur pied de la collection, percevait l'art comme moyen de renforcer les valeurs morales et sociales. Ces valeurs, intégrées à la culture générale, s'appliquaient aux autres pratiques artistiques telles la littérature et la musique dont Morey et ses collègues de l'Art Union étaient à la fois les tenants et les dispensateurs. Il faut avouer toutefois que, si la création d'une salle de lecture et d'une bibliothèque a suscité beaucoup d'intérêt chez les citoyens de Sherbrooke, la collection d'œuvres d'art a souvent été perçue comme un ajout élitiste aux composantes de la SLAU. Les articles de journaux que nous avons consultés confirment que les arts visuels ne rejoignaient qu'une mince couche de la population, les concerts et autres prestations musicales étant de beaucoup plus populaires et appréciés. Les œuvres d'art jouaient alors le rôle d'éléments de décor pour les murs de la grande salle des Arts.



Fig. 3 – Photo de l'exposition de 1916 dans l'Art Hall, source :
Archives du Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa

Toutefois, la qualité des installations dans l'Art Hall, attirèrent à Sherbrooke deux importantes expositions en provenance de la Galerie nationale du Canada (aujourd'hui le Musée des beaux-arts du Canada). La première, qui sera présentée dans l'Art Hall de 1916 à 1918, comprenait vingt-six œuvres, la plupart des acquisitions récentes, dont plusieurs de peintres canadiens très importants. Puis, en 1918, une deuxième exposition de vingt-trois œuvres tirées de la collection nationale canadienne ornera les cimaises de l'Art Hall jusqu'à son retour à Ottawa en 1921.

Nous n'avons pas de statistiques concernant les visiteurs de ces deux expositions. On peut supposer que bon nombre étaient de culture francophone, les institutions comme le Mont-Notre-Dame pour les

jeunes filles et le Séminaire Saint-Charles-Borromée pour les garçons, offraient dans leur curriculum des survols des grands mouvements artistiques européens, comme c'était le cas pour tous les collèges classiques de la province.

La collection d'art et les expositions de la SLAU n'ont pas connu les suites escomptées par Samuel Morey qui n'a pas réussi à assurer une relève, laissant malheureusement en friche le terrain qu'il avait développé avec succès durant trois décennies. L'actuel Musée des beaux-arts de Sherbrooke a été fondé en 1982, longtemps après que les expositions d'art eurent cessé d'être présentées dans l'Art Building et que les œuvres de la collection, acquises grâce au dévouement et aux bons contacts de Morey avec plusieurs artistes, eurent quitté la région pour être mises en vente aux enchères à Montréal et Toronto.

Le musée de sciences naturelles

Le Musée de sciences naturelles, mis sur pied dans l'Art Building en 1887, a travaillé de concert avec le Musée du Séminaire Saint-Charles durant de nombreuses années, avant de lui céder, après la vente de l'édifice, vers 1928, ses collections dont certains spécimens se trouvent encore aujourd'hui dans celles du Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke.

Conférences

En ce qui concerne les Canadiens français, nous n'avons pas de statistiques permettant d'estimer leur nombre dans le bassin de l'auditoire rejoint par les conférences présentées dans l'Art Building. On trouve peu de commentaires sur ces conférences dans les journaux francophones de Sherbrooke. Cela s'explique par le fait que ces conférences étaient en langue anglaise et aussi par la prise en charge éventuelle de certaines activités culturelles par les Canadiens français. C'est ainsi que le Séminaire Saint-Charles-Borromée offre ses locaux pour recevoir à Sherbrooke en 1896 la célèbre cantatrice Emma Albani (1847-1930) qui présente un *Grand Concert Opéra* comprenant des extraits de Faust de Gounod. C'est également au Séminaire que l'on accueillera le poète-chantre breton Théodore Botrel, dont la venue à Sherbrooke en 1903 sera commentée aussi dans la presse anglophone.

Les activités musicales dans la salle des Arts

Les Cantons-de-l'Est en général, et la ville de Sherbrooke en particulier, ont été marqués dès leurs origines par une vie musicale intense. Les historiens qui se sont penchés sur l'histoire de la musique dans la région ont affirmé que ces débuts prometteurs étaient le fruit de l'apport, très tôt au XIX^e siècle, de la population anglophone, alors majoritairement

protestante. En effet, c'est dans la musique sacrée, à l'honneur dans les nombreux temples protestants de la ville, que se trouve la genèse de la tradition musicale à Sherbrooke. Plusieurs musiciens de premier ordre touchent l'orgue et dirigent les chœurs de chant dans les églises de diverses confessions.

Parmi les groupes musicaux qui offraient des concerts dans la salle des Arts, l'un des plus actifs a été le Ladies Musical Club qui a beaucoup contribué à l'enrichissement de la vie musicale à Sherbrooke. En plus de diffuser de la musique classique – Beethoven, Grieg, Mendelssohn, Gounod, Schubert, Liszt – les musiciennes du club ont offert une grande variété de musique instrumentale et vocale plus populaire, mais toujours de qualité. Parmi les interprètes qui se produisent lors des concerts du LMC on remarque plusieurs dames et demoiselles issues de la bourgeoisie anglophone : mesdames Farwell, Odell, Lucke, Tuck, Wilson; les demoiselles Heneker, Morey, Doherty, Mitchell, Hubbard. Chez l'élite francophone, mesdames Panneton, Codère, Morency, Beaudoin, DeLottinville, Miquelon; les demoiselles Dussault, Lemaire, Demers. Plusieurs parmi ce dernier groupe avaient étudié la musique au Mont-Notre-Dame.



Fig. 4 – L'orchestre symphonique Sawdon, source : Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds Alberta Vincent et Paul-Émile Fortier

Ce premier orchestre symphonique de Sherbrooke, que l'on peut qualifier d'ancêtre de notre OSS actuel, a offert bon nombre de prestations dans l'Art Hall. Cette photographie, prise le 5 novembre 1923, nous montre les membres de la Symphonie de Sherbrooke après un concert donné en la salle des Arts. Le directeur était M. Irwin Sawdon que l'on aperçoit assis sur la tribune.

Le notaire Léonidas Bachand (1890-1978), l'un des fondateurs de l'Union musicale de Sherbrooke, qui fut très impliqué durant sa longue carrière dans le développement culturel de la ville, a tenu les propos suivants au sujet de l'Art Building :

[...] Il suffit de rappeler l'existence de la Bâtisse des Arts qui n'était pas mal du tout, où l'on fréquentait une jolie bibliothèque municipale. Elle contenait en outre une galerie dont les tableaux ont été retournés à leurs propriétaires ou dispersés dans nos institutions. Il y avait là-haut, une jolie salle de concert occupée maintenant par CHLT. De beaux et bons artistes s'y firent entendre dans une atmosphère particulièrement favorable, l'acoustique étant parfaite. Cette réussite architecturale était un pur hasard! Plusieurs oratorios y furent chantés aussi¹².

L'implication progressive des Canadiens français dans les activités de l'Art Building

En 1898, soit dix ans après l'érection de l'Art Building, lors de l'assemblée générale de l'Association, les administrateurs choisissent comme président le juge L. E. Panneton et parmi les autres administrateurs élus on compte 8 Canadiens français et 11 anglophones. Ce petit noyau francophone, dans un *habitus* majoritairement anglophone, témoigne d'un certain partage par les deux collectivités d'une idéologie qui prône la nécessité de l'action philanthropique en ce qui concerne la diffusion du savoir. De plus, la participation des épouses des administrateurs francophones aux activités de collecte de fonds, comme les nombreux bazars, bals et banquets organisés dans l'Art Hall, indique que des relations bienveillantes existaient entre les familles des deux communautés qui partageaient un statut social comparable.

Un autre *lieu de sociabilité* rassemblait les deux groupes, celui de la villégiature au lac Magog. Là aussi, on constate un climat de bonne entente :

Les deux communautés vont vivre en harmonie pendant de nombreuses années parce qu'elles possèdent des valeurs communes qui les amènent à surmonter leurs différences : l'aisance financière, la foi dans le pays et dans le progrès social et économique des Cantons-de-l'Est. Les deux groupes participent conjointement à la promotion et au développement du lac. Ensemble, ils créent des clubs de chasse et de pêche et des clubs nautiques. Ils organisent des activités récréatives, telles des excursions, des régates et des fêtes vénitiennes, mais, lorsqu'il s'agit d'activités plus intimes, c'est entre gens de même culture qu'ils ont tendance à se regrouper¹³.

Cette description est très juste car, bien que réunis autour d'une cause commune, les administrateurs de l'Association se séparent dans leurs temples et leurs églises, dans leurs associations secrètes :

Freemasons, Knights of Columbus et Chevaliers de Colomb, et dans leurs sociétés nationalistes : St. George's Society, St. Andrew's Society, St. Patrick's Society et la Société Saint-Jean Baptiste.

Le phénomène de la coexistence harmonieuse qui a marqué la dualité anglophone et francophone de Sherbrooke a eu un effet positif sur le développement culturel des Canadiens français. Antoine Sirois a fait le point sur les nombreuses associations culturelles qui se sont créées, ou succédées, durant la période d'activités de l'Art Building :

Cette coexistence non conflictuelle et ouverte peut paraître étonnante. Force nous est de constater par expérience personnelle et par de nombreux témoignages qu'elle est réelle. Elle nous paraît avoir eu un effet d'entraînement et d'émulation sur les francophones. La préexistence des immigrants américains et britanniques dont nous avons pu constater la préoccupation culturelle dans les arts et la lecture, ainsi que la venue très tôt de musiciens et de peintres européens formés dans les grandes écoles nous semble être à la source d'un démarrage culturel rapide et solide. Nous remarquons aussi le fait suivant. Les institutions ou organismes anglophones semblent souvent précéder de quelques années les francophones : Bishop's College 1843, Séminaire Saint-Charles 1875 et Université de Sherbrooke 1954; Sherbrooke Library and Art Union, 1880, Monument national, 1906; Ladies Musical Club, fin dix-neuvième, Union musicale, 1921; Victoria Band, 1876, Harmonie de Sherbrooke, 1885; Choral Society, 1885, Chœur de la Cathédrale, 1910; Art Culture Club, 1905, Le petit cercle d'étude canadien-français de Sherbrooke, 1914; Sherbrooke Symphony Orchestra (1910) 1923, Orchestre symphonette, 1931, et Orchestre symphonique de Sherbrooke, 1940; Schubert Club, 1926, Jeudi musical, 1936¹⁴.

Cette énumération vient confirmer que l'Association et l'Union ont servi de modèles pour bon nombre d'organismes francophones qui ont pris la relève dans le développement culturel de Sherbrooke.

Construit en 1887, l'Art Building s'est peu à peu détérioré au cours des ans. Les réparations nécessaires pour le maintenir en état ont été effectuées, bon an mal an. Toutefois, dans les premières décennies du XX^e siècle, l'Art Building avait besoin de restaurations importantes dont les coûts étaient bien au-dessus des moyens financiers de l'Association qui avait perdu peu à peu ses plus importants locataires au profit d'édifices plus récents. Les administrateurs décident de mettre l'Art Building en vente dès les années 1920.

Le sénateur Jacob Nicol, propriétaire du quotidien francophone *La Tribune* qu'il a fondé en 1910, se porte acquéreur de l'édifice en 1927. Le plus important journal des Cantons de l'Est, *La Tribune*, qui emménage dans l'Art Building au printemps 1928, prolongera, en quelque sorte, la vocation culturelle de l'édifice.



Fig. 5 – Camelots devant l'édifice, v. 1928

Depuis sa fondation, ce journal a employé un bon nombre d'écrivains et de poètes, dont le plus célèbre est Alfred DesRochers. La partie arrière de l'édifice, jadis occupée par la salle de lecture, la bibliothèque et la grande salle des Arts, restera à peu près intacte pour quelques années.

Vers la moitié de la décennie 1930-1940, les espaces qui logeaient les installations de l'Art Union seront grandement modifiés pour accueillir les locaux de la station radiophonique CHLT, un autre important diffuseur culturel sur la scène régionale. Comme le faisait remarquer judicieusement le journaliste de *La Tribune*, Louis-C. O'Neil, dans l'un d'une série d'articles qu'il consacre à l'histoire de la Sherbrooke Library : « Ainsi qu'un chroniqueur le rappelait il y a quelques années, avant d'être un foyer du journalisme, nos locaux abritèrent des proches parents : la littérature et la peinture.¹⁵ »

Conclusion

La disparition de la Sherbrooke Library and Art Union en 1987 marque la fin d'un *espace* qui a présidé aux activités culturelles de la ville pendant un siècle. Cependant, le *lieu*, lui, est toujours présent. L'édifice érigé en 1887 par la SLAA existe toujours, peu modifié de l'extérieur, bien que de nombreuses transformations au cours des ans aient fait disparaître toute trace de sa vocation première¹⁶.

Cette étude de cas a mis en lumière la richesse des rapports entre les cultures anglophone et francophone dans la ville de Sherbrooke, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. On a constaté que la participation active des Canadiens français dans des réseaux associatifs créés par leurs concitoyens anglophones a eu un effet d'entraînement et d'émulation pour le développement d'une véritable culture francophone dans une ville jusqu'alors tributaire d'associations créées par les citoyens d'ascendance américaine ou britannique.

NOTES

1. Jean-Pierre Kesteman, « À chacun ses Cantons-de-l'Est : L'évolution d'une identité culturelle », *Journal of Eastern Townships Studies / Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 15, automne 1999, ETRC/RECE, Université Bishop's, Sherbrooke, p. 70.
2. Jean-Pierre Kesteman, *Histoire de Sherbrooke*, Tome 2 : *De l'âge de la vapeur à l'ère de l'électricité (1867–1896)* Tableau 36 : *Population de la ville de Sherbrooke (1861–1896)*, p. 89.
3. Archives du Centre de ressources pour l'étude des Cantons de l'Est/ Eastern Townships Resource Centre, SLAA, Fonds PO32, Letters Patent Incorporating The Sherbrooke Library and Art Association as entered in Book 44½, folio 294.
4. *Ibid.*
5. Peter Southam, « Continuity and Change in Eastern Townships Manufacturing Industry », *Journal of Eastern Townships Studies / Revue d'études des Cantons de l'Est*, n° 18, printemps 2001, ETRC/RECE, Université Bishop's, Sherbrooke, p. 7.
6. Jean-Pierre Kesteman, *Histoire de Sherbrooke*, Tome 2 : *De l'âge de la vapeur à l'ère de l'électricité (1867–1896)*, Tableau 40 : *Structure socio-professionnelle par groupe ethnique (1881)*, p. 95.
7. Pierre Mercklé, *Sociologie des réseaux sociaux*, Éditions La Découverte & Syros, Paris, 2004, p. 4.
8. Jean-Pierre Kesteman, *Histoire de Sherbrooke*, Tome 2, *op. cit.*, p. 88.
9. ACRCE-SLAA, Fonds PO32, C.W. Cate, Secretary-Treasurer and S. F. Morey, Manager, *Annual Report and Statements of the Library and Art Union with a list of Officers and Members*, Sherbrooke, 1889, p. 1.
10. *Le Pionnier de Sherbrooke*, 6 octobre 1887.
11. *Ibid.*, 19 janvier 1888.
12. Leonidas Bachand, « La mentalité, en musique a bien changé depuis 50 ans », *La Tribune*, Sherbrooke, samedi, 23 avril 1960, p. 100.
13. Bernard Genest, *Une saison au bord de l'eau : Lac Magog, un site de villégiature dans les Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, Éditions GGC, 2003, p. 29.

14. Antoine Sirois, « Le dynamisme culturel de Sherbrooke et de sa région, des origines à 1950 », *À l'ombre de DesRochers : Le mouvement littéraire des Cantons de l'Est 1925–1950 : L'effervescence culturelle d'une région*, Sherbrooke, *La Tribune*, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 45.
15. Louis-C. O'Neil, « Sherbrooke Library : Librairie ambulante », *La Tribune*, 26 janvier 1966, p. 3.
16. Le journal *La Tribune* a quitté l'Art Building en 1977 pour de nouvelles installations dans le quartier ouest de Sherbrooke. L'intérieur de l'édifice a depuis été reconfiguré pour abriter de nombreux logements.

